

GÉRARD MACÉ

**DES LIVRES
MOUILLÉS
PAR LA MER**

Pensées simples III

nrf

GALLIMARD

DES LIVRES MOUILLÉS PAR LA MER

PENSÉES SIMPLES III

GÉRARD MACÉ

DES LIVRES
MOUILLÉS PAR LA MER

Pensées simples III

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2016.*

Note à l'attention du lecteur

Ce livre est la suite de *Pensées simples*, paru en 2011, et de *La carte de l'empire (Pensées simples II)*, paru en 2014. C'est pourquoi il commence par le chapitre VII.

À la fin de ce volume, le lecteur trouvera un index des noms de personnes qui renvoie aux trois volumes.

*Je me crois impropre au discours continu,
comme Montaigne.*

JOUBERT

VII

Comme d'autres philosophes, Darwin a pratiqué la promenade propice à la méditation, et je me plais à penser que son tour du monde ne fut qu'une promenade parmi d'autres, un peu plus longue et un peu plus féconde.

L'habitude était prise depuis l'enfance, puisque son père avait tracé une promenade circulaire dans la propriété familiale, un *Thinking Pass* que ses fils devaient parcourir chaque matin avant le petit déjeuner. Plus tard, dans son domaine de Down House, Darwin lui-même avait aménagé un *Sandwalk*, sentier qu'il parcourait quotidiennement : « Il avait l'habitude de faire chaque jour un certain nombre de tours qu'il comptait au moyen d'un tas de cailloux : chaque fois qu'il passait, il envoyait rouler dans le sentier une des pierres amoncelées », écrit l'un de ses biographes.

Entre-temps, il avait fait le tour du monde à bord du *Beagle*, un tour unique et plein de surprises, qui dura presque cinq ans.

*

« Que mon esprit se soit développé grâce à mes recherches au cours du voyage paraît confirmé par une remarque de mon père, l'observateur le plus pénétrant que j'aie jamais vu, d'un naturel sceptique et qui était loin de croire à la phrénologie ; car en me revoyant pour la première fois après le voyage, il se tourna vers mes sœurs en s'écriant : "Tiens, la forme de sa tête a complètement changé !" »

Le père de Darwin a trouvé le mot juste, au retour de son fils après un tour du monde de près de cinq ans, à bord du *Beagle* et sur terre où les escales pouvaient durer des semaines ou des mois. La navigation ne fut donc pas son occupation principale, on s'en aperçoit en lisant le journal qu'il a scrupuleusement tenu de 1831 à 1835. Pendant que le *Beagle* est amarré, plus longtemps que prévu parce qu'on attend des vents favorables, ou parce qu'on finit de dresser les cartes du littoral, Darwin remonte des rivières, franchit des plaines, passe des jours à cheval, découvre des fossiles, tend des pièges et des filets, s'active en tous sens et fait l'inventaire de la création, mais un inventaire qui continue de vivre sous ses yeux, ce qui ne l'empêche pas d'observer les humains de façon quasi ethnographique.

De quoi changer une tête en effet, pleine de merveilles, enrichie de différences, et troublée sur la route du retour par ce qui donnera au monde la théorie de l'évolution. Au grand dam, comme on le sait, des défenseurs d'une lecture littérale de la Bible, et d'une vision fixiste de l'univers.

La tête de Darwin a changé, comme si sa pensée se voyait, comme si son crâne lui-même avait *évolué*, au lieu seulement de vieillir. C'est bien ainsi qu'il l'entend, puisqu'il éprouve le besoin de rapporter le mot de son père, dans la préface à son *Journal de voyage*.

*

On les croit éternelles, mais les questions qu'on se pose appartiennent à leur époque. On ne se demande plus si l'océan va se mettre à bouillir ou si les Indiens ont une âme. Encore moins si les cyclopes ont un pays, ou si le sphinx est un mangeur d'hommes.

Darwin se demandait encore comment reconnaître une langue, lorsqu'il entendait les habitants de la Terre de Feu. Il ne se demandait pas *quelle* langue ils parlaient, mais s'ils parlaient une langue ou s'ils émettaient des bruits qui n'avaient pas de sens. Question d'autant plus étonnante qu'à bord du *Beagle* voyageaient trois Fuégiens qui avaient séjourné à Londres, et que le capitaine ramenait au pays. C'est ainsi que les marins trouvaient partout des interprètes, sur les côtes où ils faisaient escale.

*

Des jumeaux âgés de trois ans, un garçon et une fille, déclarent qu'ils parlent anglais. Un anglais qui n'est pas celui de Shakespeare, on s'en doute, ni celui de Lewis Carroll, d'autant qu'il s'agit d'une langue imaginaire. On sent qu'ils font des phrases, avec une

virtuosité confondante, mais pour nous ces phrases sont vides de sens, même si elles sont plus proches du langage que du bruit.

Quand on cherche à les imiter on n'y parvient pas, parce qu'il nous est devenu impossible de produire des phrases insensées. Notre vocabulaire est tellement lié à la morphologie de notre langue, et aux significations qui la rattachent à la réalité, que nous ne parvenons plus à dire tout à fait n'importe quoi. Au lieu du bruit articulé qui permet aux enfants de se parler, peut-être même de se comprendre, nous retombons sans arrêt sur des mots rares ou étranges, comme bachi-bouzouk, wiedersehen, acratopège ou yamanaka. Difficile de se débarrasser du sens, qui revient par la fenêtre quand on l'a chassé par la porte, comme une seconde nature.

Ou alors il faut être comédien, comme Charlie Chaplin dans *Le dictateur*, quand il hurle en imitant Hitler, dans une langue totalement inventée qu'on reconnaît pourtant sans peine : celle de la violence insensée, de la folie meurtrière, de l'inhumain qui trouve à s'incarner.

*

«Je n'aime pas vos lèvres; elles sont droites comme celles de quelqu'un qui n'a jamais menti. Je veux vous apprendre à mentir, pour que vos lèvres deviennent belles et tordues comme celles d'un masque antique.»

Cette fois c'est à Gide que s'adressent ces propos d'Oscar Wilde, et c'est Gide lui-même qui les rap-

porte. S'ils ne sont pas forcément à son avantage, ils n'empêchent pas une délectation pleine d'ambiguïté, ce qui complète le portrait en lui donnant une touche de vérité supplémentaire.

Quant à Oscar Wilde, il exprime ainsi un reste de pensée magique, toujours prête à resurgir, même en Occident où c'est la psychologie qui l'inspire, quand on croit que la physionomie peut traduire le caractère de façon transparente, comme autrefois on voulait croire que l'âme se lisait sur les traits du visage. En Afrique la magie s'exprime plus directement, c'est une pensée agissante qui se voit dans les masques de maladie par exemple, ou dans les interventions sur le corps, comme les déformations labiales. Mais celles-ci ont d'autres fonctions : marquer l'appartenance à un groupe, ou traduire le pouvoir de l'homme sur la femme.

*

« Si je devais atteindre la quarantaine, j'épouserais probablement une vieille fille aux incisives supérieures proéminentes, légèrement découvertes par les lèvres supérieures. »

Kafka, *Journal*, 9 novembre 1911.

La greffe d'une face animale sur un visage humain, ou du moins la superposition des deux images : c'est le rêve éveillé de Kafka, qui tient de la hantise et du désir. Dans ce cas précis, des dents qui se chevauchent lui rappellent des jambes croisées, celles d'une Made-

moiselle K. Comment ne pas remarquer l'initiale, marque et tatouage de l'être protéiforme qui porte ce nom à peine énigmatique – nom réduit à une seule lettre, qui désigne aussi bien l'auteur lui-même que son plus célèbre personnage, Joseph K. ?

Le même jour, Kafka entreprend de raconter un rêve assez long, du moins dans le souvenir qui lui en est resté, et le récit qu'il en a fait. Ce rêve qui lui a procuré une *énorme satisfaction onirique* le menait en compagnie de Max Brod dans une longue enfilade de chambres, des chambres à coucher où des gens dormaient encore, et qu'on pouvait voir au lit. Plus loin ces chambres devenaient des bordels, et la dernière chambre donnait sur le vide, une des filles étant même suspendue tête en bas. Le plaisir du narrateur est alors si grand qu'il ne comprend pas que ce divertissement soit gratuit, jusqu'à ce que l'inquiétude et l'angoisse reviennent : « Sans remuer ses jambes, la fille dressa son buste et me tourna le dos, tout couvert de larges cercles rouges, à mon grand effroi, d'un rouge de cire à cacheter, entouré de bordures pâlisantes, entre lesquelles de rouges éclaboussures. À présent je remarquais que son corps en était couvert, que je tenais mon pouce sur ses cuisses en plein dans ces taches, et que mes doigts mêmes étaient semés de petits éclats pareils à ceux d'un cachet brisé. »

Le lecteur de Kafka éprouve une sensation de « déjà vu » parce qu'il reconnaît l'atmosphère de ses récits, et même les corps martyrisés de *La colonie pénitentiaire*. Mais le lecteur de Baudelaire est pris d'un vertige encore plus grand, parce qu'il a l'impression que les

rêves passent d'un auteur à l'autre, que les nuits communiquent entre elles. Et les maisons, si l'on pense à cette lettre du 13 mars 1856, dans laquelle l'auteur des *Fleurs du mal* raconte le rêve qu'il vient de faire, juste avant que Jeanne Duval ne le réveille. C'est dans ce rêve devenu fameux que Baudelaire, le pantalon déboutonné, les pieds humides à cause d'une flaque d'eau, entre dans une maison de plaisir où il découvre un monstre pourvu d'un appendice «qui lui part de la tête, quelque chose d'élastique comme du caoutchouc, et si long, si long, que, s'il le roulait sur sa tête comme une queue de cheveux, cela serait beaucoup trop lourd, et absolument impossible à porter».

On reconnaît là, sinon les ailes géantes qui empêchent de marcher, un attribut sexuel qui procure de l'embarras, comme la p... du rêveur avait provoqué sa gêne. Envers de la castration, cet appendice enroulé sur lui-même, dont on ne sait pas quoi faire à certaines heures, est aussi indispensable et encombrant que cet ami dont Kafka ne parvient pas à se débarrasser, ce Max Brod toujours là, jusqu'à lui survivre et sauver ses manuscrits. Quant à Baudelaire, il adresse son récit à Charles Asselineau, l'ami qui deviendra le principal témoin de sa vie posthume.

Les deux amis sont des excroissances des narrateurs, leur ombre fidèle et leurs premiers interprètes : à chaque fois un autre soi-même, présent jusque dans les ébats intimes, dans le plaisir comme dans la vie littéraire. Comme si Baudelaire et Kafka ne pouvaient pas jouir sans témoin, chacun à sa façon. C'est peut-être même ce besoin d'avoir un double qui en fait

des écrivains, espérant un frère en la personne de l'« hypocrite lecteur ».

*

« Un matin, Wilde me tendit à lire un article où un critique assez épais le félicitait de “savoir inventer de jolis contes pour mieux habiller sa pensée”.

— Ils croient, commença Wilde, que toutes les pensées naissent nues... Ils ne comprennent pas que *je ne peux pas* penser autrement qu'en contes. Le sculpteur ne cherche pas à traduire en marbre sa pensée ; *il pense en marbre*, directement. »

C'est encore Gide qui parle, pour nous rappeler utilement que la pensée ne se résume pas au langage, mais qu'elle doit toujours trouver une forme. Une forme qui pousse de l'intérieur pour modeler la surface, comme le style selon Proust.

*

« Pour le poète authentique, la métaphore n'est pas une figure de rhétorique, mais au contraire un substitut en images, qui lui vient réellement à l'esprit à la place d'un concept » (Nietzsche, *La naissance de la tragédie*, traduction de Patrick Wotling).

*

Il y avait un jour un homme, qu'on aimait dans son village parce qu'il racontait des histoires. Tous les jours